

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 50

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186627>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trouver à chacun ce qu'il cherche, pour mettre en voiture, à cheval et en route, ceux qui ont le courage d'affronter un froid déjà piquant.

Les paysans d'Oberwald ont profité de leur dimanche pour monter en nombre; les porteurs et les guides ne font donc pas défaut. Le mauvais temps favorise les voituriers de Brigue, qui trouvent plus facilement des clients disposés à descendre, que ceux d'Andermatt n'en trouvent pour passer la montagne. Cependant sur la Furka le temps s'éclaircit, mais il en vient un zéphyr qui, s'il chasse la pluie, n'en pénètre pas moins jusqu'aux os. Une voiture descend la montagne; longtemps avant son arrivée on suit sa marche sur les innombrables lacets qui dominent l'hôtel. Elle arrive enfin; les voyageurs qu'elle contient sont transis, et à peine ont-ils la force, pendant qu'on change de chevaux, d'emprunter à un vigoureux grog, la chaleur dont ils ont besoin pour continuer leur route.

Parmi tous ces touristes il y a deux grandes classes : les raffalés ou décavés qui voyagent pour faire des économies, discutant tout ce qui est prix, coût et dépenses, et ceux, qui, plus à leur aise, voyagent pour voir, commandent avec conviction et paient conformément. A la première classe appartiennent généralement les Anglais, fort exigeants et les Allemands insatiables. A la seconde, les Français, exigeants, de bon ton, et les Américains, à l'éducation plus primitive.

Pendant toute la soirée les touristes encombre le vestibule où ils viennent fumer leur cigare, goûter les vins du Valais et admirer les magnifiques chiens du St-Bernard, qui gardent la maison.

La pluie devient torrentielle, le froid s'accroît et chacun va bientôt chercher dans son lit le repos de ses fatigues et un meilleur refuge contre les rigueurs de la température. Une mention honorable à ces lits, car je n'en ai jamais trouvé de meilleurs. L'hôtel est du reste fort bien aménagé et fort bien tenu.

La nuit est agitée, le vent souffle par rafales qui ébranlent la maison et au lever du jour les montagnes voisines sont saupoudrées de neige jusque très bas sur la route de la Furka. Mais le temps s'est éclairci tout à coup et le glacier du Rhône n'en paraît que plus brillant sous cette couche de neige fraîche. Par contre, les vêtements chauds sont de rigueur.

La grande salle de l'hôtel offre ce matin un aspect inaccoutumé. Un grand feu brille dans la cheminée auprès de laquelle s'empressent de nombreux voyageurs. Peu à peu cependant on se décide à partir. Trente-huit chevaux de selle attendent devant la maison, sous la garde de leurs guides. Les touristes des deux sexes partent à pied, à cheval, en chaise à porteurs et en voiture, dans toutes les directions, mais tous avec des contenances gelées qui ne laissent pas que d'être risibles lorsqu'on pense aux chaleurs tropicales auxquelles ces pauvres gens ont voulu échapper.

Après cela, l'hôtel est à peu près vide, le personnel respire un moment, mais vers onze heures le courant se rétablit et la vie de tous les jours recommence, jusqu'à la fin de septembre où l'hôtel se ferme, confié pendant l'hiver à la garde de deux hommes qui y restent souvent ensevelis sous une neige qui monte jusqu'au premier étage de la maison.

S. E.

Le pontonage d'Orbe.

Par décret du 5 Juillet 1823, le Grand Conseil du canton de Vaud décida qu'un pont en pierres serait construit à l'entrée de la ville d'Orbe, et que la dépense en serait couverte au moyen d'une souscription des communes intéressées et d'un droit de pontonage. Ce droit fut réglé par un autre décret du 24 Décembre 1832, consigné au tome 29 du Recueil des lois, en termes si bizarres que nous ne pouvons résister au désir d'en mettre quelques fragments sous les yeux de nos lecteurs.

Article 1^{er}. A dater du 1^{er} Avril 1833, il sera perçu un pontonage d'un batz par tête de gros bétail, et demi-batz, par tête de menu bétail, passant sur le pont.

2. — Par *gros bétail*, on entend les bœufs, taureaux, vaches et génisses, ainsi que les chevaux, ânes et mulets, attelés ou non attelés.

Par *menu bétail*, on entend les veaux, moutons, chèvres et porcs.

3. — Sont dispensés de payer le pontonage :

a) Les Ambassadeurs et Députés, tant des Etats Suisses que des Etats et Princes étrangers;

b) Les militaires en activité de service et portant l'uniforme du corps auquel ils appartiennent.

4. — Le Conseil d'Etat est autorisé à traiter, sous réserve de la ratification du Grand Conseil, avec les communes qui offriraient une contribution pour la suppression totale du pontonage.

5. — Le Conseil d'Etat est chargé de la publication et de l'exécution, etc., etc.

Il y a malheureusement, et il y aura toujours, dans les circonstances les plus tristes, des incidents qui prêtent à la plaisanterie. On a beaucoup ri, par exemple, dans les quartiers de Rovéréaz, La Sallaz et Chailly, d'un pauvre laitier de Montblesson, à l'occasion de l'incendie qui a détruit dernièrement, aux environs de Lausanne, une grande maison de campagne, des mieux aménagées.

Le feu éclata dans le commencement de la soirée, et quelques heures après, le bâtiment était entièrement consumé. Le lendemain, une épaisse fumée s'élevait vers le ciel, provenant des restes du fourrage, dont la grange avait été remplie. Notre brave laitier, qui demeure derrière la forêt, ne s'était aperçu de rien; mais, le lendemain matin, en descendant en ville, frappé de l'immense colonne de fumée qu'il voyait devant lui, il se mit à fouetter sa bourrique et à crier au feu de tous ses poumons, faisant des signes aux habitants des

nombreuses maisons situées à proximité de la route. Ceux-ci n'ayant pas l'air de s'émouvoir, notre homme redoublait ses cris et harcelait l'innocent quadrupède. Cette scène se répéta dix ou vingt fois au moins, durant le trajet, sans provoquer autre chose, chez ceux qui le regardaient calmement passer, que des ricanements qui l'exaspéraient et auxquels il ne comprenait absolument rien. Il n'avait à faire, hélas, qu'à des gens qui avaient passé la nuit sur le lieu du sinistre et travaillé à en conjurer les ravages.

Le pauvre laitier, impitoyablement persiflé tout le long de la route, en rentrant chez lui, n'a pas osé revenir en ville dès ce moment-là; c'est sa femme qui le remplace, et qu'on agace à chaque instant, par cette irritante question : *Et Daniel, cours-t-il toujours au feu ?*

Pequegni et lo sâocesson.

Lo père Pequegni avâi on gros trafi et tiâvè adé dou caïons ti lè z'ans. L'étâi einradzi après lè sâocessons et lè medzivè quasu ti avoué son valet, tandi que lè vôlets n'aviont jamé què dâo lard. On dzo que n'avâi pas pu fêrè autrameint què dè lâo z'ein bailli, que l'étâi bin maugrâ li, sè mette à lâo z'ein copâ tsacon on bocon, épais coumeint 'na pice dè cinq francs. Sè peinsâvè que n'ousériont pas ein redemandâ tant dè iadzo et que sarâi tant d'espargni.

— L'est rudo dè meillâo quand l'est copâ dinsè minco, se lâo fe ein lâo z'ein ludzeint on bocon su lâo z'assiéta !

Ma fâi cein ne fasâi diéro lo compto dâi vôlets, qu'amâvont atant lo sâocesson què lo vilho et que ne fasont que 'na mooce dè la nocetta qu'on lâo baillivè. Assebin ion dè elliâo gaillâ qu'avâi prâo boutafrou et dâo toupet, reteind se n'assiéta po ein avâi bin mé et tandi que lo père Pequegni preind son couté po ein recopâ onna finna riondala, lo vôleit lâi fâ :

— Ditès-vâi, noutron maitrè, n'ein pas fauta dè medzi tant bon, no z'autro, copâ pi épais !

Choses et autres.

Echallens, au temps de la Réformation. — La Réformation ne put s'établir à Echallens comme dans le reste du pays, par ordonnances de LL. EE. de Berne, à cause de la résistance opposée par les seigneurs de Fribourg, en vertu des droits qu'ils avaient sur ce balliage. De là vient qu'Echallens est demeuré mixte quant à la religion. — On raconte que Voltaire voulant se faire Suisse, demanda d'acquérir la bourgeoisie d'Echallens. L'usage était que, tour à tour, on élut un protestant, puis un catholique, de manière à ne jamais blesser l'une des deux confessions. Le tour des catholiques était venu. Ils rejetèrent la demande, estimant « qu'user de leur droit en faveur d'un si mauvais chrétien, équivalait à n'en point user et à laisser passer leur tour. »

Une dame disait l'autre jour à son neveu, qui lui avouait son penchant pour une demoiselle bernoise, qui a la taille d'un grenadier : « Oh ! n'épousez jamais une grande femme, il y a trop à aimer. »

C'était un peu l'avis de ce nouveau marié à qui l'on demandait pourquoi il avait pris une femme aussi petite : « Je me suis souvenu de ce proverbe, dit-il : Moins on en a mieux ça vaut. »

PROVERBES. — *Heureux au jeu, malheureux en amour.* — La passion du jeu captive celui qui s'y livre en proportion du gain qu'il y trouve, et lui fait oublier tout le reste. Dans cette situation, il néglige même son amante, qui se dédommage par des infidélités; telle est probablement la raison de ce proverbe qui est fort ancien.

On dit, dans le sens contraire : *Malheureux au jeu, heureux en amour*, sur la supposition que le joueur maltraité de la fortune revient à sa belle, dont la reconnaissance et la fidélité font son bonheur. Supposition fréquemment démentie. Quoi qu'il en soit, tous les joueurs ressemblent à celui de Regnard, qui oublie sa belle angélique lorsqu'il a gagné et lui adresse des invocations quand il a perdu.

Froides mains, chaudes amours. Nous disons encore : *Il a les mains froides, il doit être fidèle*, et cela en vertu d'un axiome de chiromancie, d'après lequel les mains froides ou fraîches sont le signe caractéristique d'un tempérament amoureux, parce que la chaleur du sang ne les quitte qu'afin de se concentrer dans le cœur, regardé comme le principal organe de la passion. Nous avons aussi ce proverbe : *Chaudes mains, froides amours.*

L'Eclipse. — L'éclipse de lune de lundi soir était superbe et très visible, pendant assez longtemps, sur un ciel pur. Aussi voyait-on de nombreux groupes se former dans nos rues, regardant en l'air et attendant que le disque de l'astre des nuits fut complètement obscurci. — Chaque fois qu'un pareil phénomène se produit, il donne lieu, comme on le sait, aux commentaires les plus divers.

Sur la place de Saint-François, une douzaine de personnes, ouvriers, commissionnaires, cochers de fiacres, se livraient à une discussion très animée, mais peu concluante. Les uns prétendaient que personne n'expliquerait jamais ce qui se passe là-haut, tant qu'on ne pourrait pas y monter; d'autres, que la lune n'étant allumée que d'un côté, elle nous avait tourné le dos, par suite d'un dérangement quelconque dans le monde céleste; d'autres, enfin, qu'il pourrait bien s'être produit dans ce satellite un grand refroidissement.

Tout à coup, vient à passer un employé de la gare qui, après les avoir écouté un instant leur dit : « Mais c'est bien simple; c'est l'ombre du soleil. »

Et tous, la bouche grande ouverte :

— Ah !... c'est vrai !